

LA PSYCHOCRIMINOLOGIE



Dianne Casoni, Louis Brunet

TABLE DES MATIÈRES

Claude Balier

Préface

Avant-propos

Ce que contient ce livre

La délinquance : un phénomène social

Une position trans-nosographique

Remerciements

Première partie. Apports théoriques

1. Cadre conceptuel

Champs d'étude pertinents

La psychologie sociale

La neuropsychologie

La psychologie du développement

Les cliniques psychologique et criminologique

Théories de la personnalité

La théorie cognitivo-comportementale

La théorie phénoménologique-existentielle

La théorie psychanalytique

Fondements théoriques psychanalytiques

La conflictualité psychique

Surmoi, Idéal du Moi et Moi idéal

Les rapports Moi idéal et Surmoi

Honte et culpabilité

Positions épistémologiques essentielles

L'approche psychodynamique en criminologie

Typologies et nosologies des délinquants

Nosologie psychodynamique de la délinquance

Le normal et le pathologique en psychanalyse

2. L'École européenne

Les auteurs germanophones et anglo-saxons

Freud : le délinquant par sentiment de culpabilité

Aichorn : les lacunes parentales

Klein : le Surmoi primitif

Friedlander : la délinquance latente

Winnicott : la tendance antisociale

Les auteurs européens francophones

De Greeff : le désengagement affectif

Debuyst : conflits et choix

Balier : l'incapacité de maîtrise

3. L'École nord-américaine

Historique

Les auteurs nord-américains

Eissler : l'attitude alloplastique

Johnson et Szurek : le Surmoi lacunaire

Redl et Wineman : l'enfant agressif

Mailloux : l'identité négative

Le Blanc et Fréchette : délinquances au pluriel

Kernberg : pathologies du narcissisme

4. Les processus d'identification

Notions fondamentales

L'apport de Freud

Klein : l'identification projective

Lussier : distinctions conceptuelles clés

Identification et délinquance

L'identification à l'agresseur

Identifications surmoïques et délinquance

Identifications au Moi idéal et délinquance

5. La psychodynamique délinquante

L'agir délictueux

Le sens de l'agir

L'agir comme mode habituel d'équilibration des tensions

Le fonctionnement psychodynamique du délinquant habituel

Le rapport Moi idéal/Surmoi

Des fantasmes narcissiques de grandeur

Traumas relationnels répétés et identification à l'agresseur

La recherche d'un objet idéalisé

L'envie

La triade des défenses maniaques

Attitude contrephobique

Désidentification et violence

Deuxième partie. Applications cliniques

6. Relations passionnelles et violence conjugale

Contextualisation

Pourquoi parler de violence dans un contexte conjugal ?

Des chiffres inquiétants

Victimisation répétitive

Violence psychologique et violence physique

Homicide/suicide

Jeune âge

Fondements cliniques

Portraits de quatre couples aux prises avec la violence conjugale

Alexandre et Amélie

Bertrand et Brigitte

Cédric et Charlotte

Daniel et Denise

La peur de perdre : élément commun chez ces quatre couples

Psychodynamique des relations passionnelles violentes

Chez les hommes

Chez les femmes

Violence conjugale ou relations passionnelles violentes ?

7. Illustrations cliniques

Alain : l'alliance avec le moi idéal et la violence

René : le double narcissique

Mario : la « déprivation »

Victor : une trajectoire délinquante

Enfance

Premier placement

Adolescence

Début de la délinquance

Cure de rééducation en centre fermé

Rôle du gang

Parcours au sortir du centre de rééducation

Première incarcération

Seconde incarcération

L'état dépressif

La tentative de suicide en prison

La sortie du mode de vie délinquant

Frédérica : identification projective à visée communicatrice

Conclusion

Bibliographie

1. Cadre conceptuel

1 Au cours de ce premier chapitre, nous proposons d'abord au lecteur de se familiariser avec les notions clés qui lui permettront de mieux comprendre le cadre conceptuel auquel il pourra se référer pour appréhender l'ensemble des propositions contenues dans cet ouvrage. En effet, comme la psychologie est une discipline très vaste, les apports de la psychologie à la criminologie sont nombreux et renvoient à des champs d'intérêt, des objets d'étude et même à des théories parfois très différents. Il sera utile au lecteur d'avoir un aperçu de cette diversité.

2 Divisé en quatre sections, ce chapitre présente d'abord succinctement quelques-uns des domaines d'étude propre à la psychologie qui sont pertinents à l'étude de la délinquance. Après le survol de ces champs d'étude, les trois théories fondamentales utilisées en psychologie pour comprendre le fonctionnement humain, et notamment la personnalité, seront présentées dans la deuxième section du chapitre. Puis, les concepts fondamentaux de la théorie psychanalytique seront brièvement décrits afin de poser les assises théoriques nécessaires à la compréhension des chapitres suivants. Enfin, une quatrième section permettra au lecteur de connaître quelques-unes des positions spécifiques, découlant de l'épistémologie psychanalytique, qui l'éclaireront sur la façon même de poser le problème de la psychodynamique délinquante.

Champs d'étude pertinents

La psychologie sociale

3 La psychologie sociale est l'étude des phénomènes humains dans le contexte de leurs manifestations sociales, soit les émotions, attitudes et comportements de l'individu en groupe. La question posée sous l'angle de la psychologie sociale consiste à comprendre comment s'expriment les caractéristiques psychologiques individuelles en situation de groupe. La psychologie sociale s'intéresse cependant davantage à l'individu en société, alors que la sociologie s'intéresse au phénomène social en soi. Appliquée à la criminologie, la psychologie sociale aide à comprendre plusieurs problèmes associés à la criminalité comme le rôle joué par la marginalisation, la tendance humaine à se soumettre aux valeurs groupales et à l'autorité, ou encore l'influence des pairs sur le comportement de l'individu.

La neuropsychologie

4 La neuropsychologie s'intéresse à l'effet des processus et du fonctionnement neurologiques sur le comportement et les émotions humaines. Dans son application à la criminologie, la neuropsychologie permet de lier la présence de lésions cérébrales traumatiques, causées par la maladie ou par l'intoxication, à certains comportements violents. De même, les spécificités

du fonctionnement de la mémoire et l'étude des processus cognitifs, de l'expression des affects, des impulsions, des phobies et des compulsions intéressent la criminologie.

La psychologie du développement

5 La psychologie du développement s'intéresse à toutes les caractéristiques psychologiques qui présentent un développement, soit à partir de la naissance de l'individu, comme l'intelligence ; soit au cours de sa maturation, comme le langage, la conscience morale, la socialisation. Une des théories du développement qui suscite beaucoup d'intérêt en criminologie concerne le développement des capacités relationnelles. Connue sous le vocable de la théorie de l'attachement, cette branche de la psychologie du développement est associée aux travaux de Bowlby (1969, 1973, 1980), travaux qui ont notamment été soumis à l'expérimentation empirique par Ainsworth (1978).

6 Les observations de Bowlby auprès de nourrissons hospitalisés à long terme et privés de figures stables d'attachement, ainsi qu'auprès d'enfants séparés de leur mère en bas âge, le conduisent à définir les conditions de l'environnement qui sont nécessaires pour que l'être humain développe la capacité de s'attacher aux autres. Essentiellement, il découvre et démontre que le nourrisson a besoin de recevoir des soins d'une figure stable pour être en mesure de se développer. Il découvre, en outre, que cette figure soit ou non son parent biologique a une importance très secondaire par rapport au besoin qu'il y ait une personne qui soit en interaction privilégiée et qui remplisse avec constance et permanence les fonctions parentales nécessaires à sa survie. Par ailleurs, il démontre qu'en plus des soins physiques élémentaires, le nourrisson a besoin d'interactions affectives et d'être pris physiquement par cette figure d'attachement pour se développer. Puis, en étudiant les réactions à l'absence de l'objet d'attachement ainsi que les réactions à la séparation et à la mort de cet objet chez le jeune enfant, il pose les fondements de la théorie de l'attachement émotionnel aux autres. Les recherches empiriques qui fondent cette théorie mettent en lumière, notamment, qu'il existe un nombre restreint de styles d'attachement, c'est-à-dire de façons de modeler son rapport à l'autre et que ces styles se caractérisent fondamentalement par une attitude dite *sécuré* ou, au contraire, *insécuré* par rapport aux objets. Bowlby observe, en effet, que tout individu a tendance à réagir aux autres de façon similaire indépendamment de la personne avec qui il est en interaction. C'est ainsi que le petit enfant réagit de façon prévisible à l'absence de la personne à laquelle il est attaché. Bowlby propose donc que chacun développe une façon stable de se représenter dans ses interactions avec autrui, et que le modèle sur lequel ces représentations se sont constituées se construit à partir de l'expérience relationnelle précoce vécue avec les premiers objets parentaux, et plus particulièrement auprès de la mère.

7 La théorie de l'attachement est reprise par Ainsworth et coll. (1978) qui poursuivent les recherches empiriques entreprises, soumettant le modèle développé par Bowlby à

l'investigation expérimentale. Vu les résultats encourageants obtenus et la robustesse de la théorie, de vastes programmes de recherches d'une grande originalité ont suivi de par le monde et ont contribué indubitablement à enrichir notre compréhension de l'être humain.

8 La richesse conceptuelle de la théorie de l'attachement de Bowlby et son opérationnalisation en styles d'attachement ont permis d'étudier expérimentalement un fait psychologique d'une extrême complexité. Après quelques décennies de recherche, il est dorénavant établi que chacun développe des représentations mentales stables qui caractérisent sa conception particulière de soi en relation avec autrui. Ainsi, la façon d'entrer en relation, quel que soit l'interlocuteur, demeure fondamentalement stable pour chacun d'entre nous puisqu'elle est basée sur des représentations mentales de soi en interaction avec autrui, représentations qui demeurent pratiquement inchangées tout au cours de la vie.

9 Bien que le concept d'un style d'attachement vise à décrire des processus normaux qui ne sont pas associés à la psychopathologie, plusieurs recherches ont tendance à montrer que certains styles d'attachement sont associés plus régulièrement avec certains types de problèmes relationnels. D'abord catégorisés en styles *sécore* et *insécore* d'attachement, les styles d'attachement se subdivisent en sous-catégories qui se caractérisent soit par la prédominance de l'anxiété, la tendance à l'évitement relationnel ou encore le retrait relationnel. L'application de ce modèle théorique et des devis de recherche qui s'en inspirent a permis notamment de mieux comprendre les problèmes relationnels particuliers des délinquants. D'ailleurs, bien avant de concevoir la théorie de l'attachement, Bowlby (1944) a travaillé auprès de jeunes garçons et filles présentant des conduites délictueuses. Il réalise, entre autres, une recherche comparant 44 jeunes garçons et filles qui commettent des vols à des jeunes qui ne volent pas. Il découvre un sous-groupe, représentatif des délinquants habituels, qui ont vécu une séparation précoce et prolongée d'avec la mère. Ces jeunes en développent un besoin d'autoprotection excessif dans toutes leurs relations interpersonnelles et sont animés d'une rage importante et de fantaisies agressives violentes envers les figures d'attachement.

Les cliniques psychologique et criminologique

10 L'influence de la pratique sur les connaissances acquises est d'une grande importance et l'objet d'une spécialisation tant en psychologie qu'en criminologie. Ainsi, on désigne par le mot *clinique* le fait de procéder à l'application du savoir psychologique et criminologique à une personne, un couple ou une famille, à des fins de diagnostic ou de traitement. Par analogie, la médecine est un champ de pratique clinique par rapport à la biologie, par exemple. C'est-à-dire qu'en médecine, on met en application certaines des connaissances pertinentes des disciplines et sous-disciplines connexes comme la biologie, l'anatomie ou la bactériologie à un individu en particulier dans le but d'évaluer son état physique et, le cas échéant, de le traiter.

11 Dans le domaine criminologique, on confie à un criminologue clinicien la tâche d'évaluer et de traiter les personnes qui présentent des problèmes liés à la criminalité. Dans la pratique, cependant, les criminologues cliniciens évaluent et traitent non seulement des délinquants et des détenus mais aussi des individus en situation de marginalité sociale, comme des toxicomanes ou des personnes errantes, et encore des victimes d'actes criminels ou de délits.

12 Dans sa pratique clinique, le criminologue a recours à différentes méthodes d'évaluation et différents modes de traitement. Les criminologues cliniciens se servent de grilles d'observation, de techniques particulières d'entrevue et de divers outils de mesure pour cerner un ou des aspects du fonctionnement psychologique et de l'adaptation sociale de l'individu.

13 Parmi les modes de traitement auxquels recourt le clinicien en psychologie et en criminologie, la psychothérapie individuelle est peut-être le mieux connu. Cependant, plusieurs autres formes de traitement ont été développées afin de répondre à des buts variés et des besoins différents en criminologie, dont la thérapie de groupe et la thérapie de milieu. Il fait partie de la tâche du clinicien d'évaluer la pertinence de recommander l'une ou l'autre forme de traitement à la personne qui le consulte, en fonction des buts visés et des besoins présentés par cette personne. La thérapie de milieu, les programmes d'interventions ciblées sur un comportement ou encore la thérapie de groupe et la thérapie familiale font donc partie de l'arsenal de traitements dont disposent les cliniciens.

14 Étant donné que l'acte psychothérapeutique n'est pas clairement réglementé au Québec, il est souvent difficile d'établir qui est habilité à faire de la psychothérapie. En effet, plusieurs praticiens en sciences humaines et en médecine peuvent être habilités, après une formation postuniversitaire pertinente, à exercer la psychothérapie, dont des criminologues. D'ailleurs, ce ne sont pas tous les praticiens de ces diverses disciplines qui sont habilités à faire de la psychothérapie. La formation à la pratique de la psychothérapie doit être considérée comme une spécialisation longue et exigeante qui est, la plupart du temps, acquise après un diplôme universitaire.

Théories de la personnalité

15 En deçà des divers champs de savoir en psychocriminologie, c'est le recours à des théories de la personnalité précises qui détermine le travail clinique en psychocriminologie. Trois grandes théories psychologiques du fonctionnement humain, dites aussi théories de la personnalité, se dégagent de façon prédominante du corpus des connaissances en raison de leur cohérence, de leur pertinence et de leur utilité thérapeutique. En effet, bien que de multiples théories de la personnalité aient vu le jour depuis cent ans, les trois théories retenues sont celles dont le pouvoir explicatif du comportement humain est tel qu'elles ont survécu à la gloire éphémère que la nouveauté confère souvent sans mérite. Quand on considère le fait qu'une théorie doit être constituée d'un ensemble de propositions

interreliées qui forment un tout cohérent et dont la complexité est suffisante pour expliquer un phénomène dans son entièreté, il n'est pas surprenant que seules trois théories de la personnalité méritent ce statut.

La théorie cognitivo-comportementale

16 Cette théorie est issue de la théorie behavioriste, ou comportementale. Se situant dans le prolongement de la théorie du comportement basée sur les travaux de Skinner sur le conditionnement, la théorie cognitivo-comportementale en constitue aussi un enrichissement important puisqu'elle tente de tenir compte de l'importance des pensées ou cognitions dans l'explication du comportement humain. Essentiellement, selon cette théorie, les symptômes psychopathologiques sont compris comme résultant de pensées ou cognitions erronées. La thérapie vise donc à modifier les cognitions qui sont jugées inadéquates.

17 La formation de la personnalité est conçue selon cette théorie essentiellement comme une question d'apprentissage. Bien que les théoriciens actuels de ce modèle reconnaissent le rôle important joué par ce qui est inconscient dans le développement et le maintien de cognitions erronées, le concept d'inconscient auquel ils réfèrent ne comprend pas les aspects dynamiques que lui accorde la théorie psychanalytique. En ce sens, la notion de conditionnement ou d'apprentissage, fut-il inconscient, demeure prédominante dans la compréhension de la personnalité selon la théorie cognitivo-comportementale.

18 De par sa centration comportementale, la classification des personnalités selon la théorie cognitivo-comportementale est essentiellement de nature normative et nomothétique. En effet, le mode de classification de la personnalité y est essentiellement normatif puisque ce qui est vu comme normal ou comme pathologique est déterminé par la présence ou l'absence de comportements ou de signes auxquels ces valeurs sont attribuées. Aussi, il s'agit d'un système nomothétique puisque la normalité est déterminée par rapport à une moyenne théorique. Ainsi, un manuel diagnostique comme le DSM, publié par l'American Psychiatric Association, est un outil de classification diagnostique qui s'accorde parfaitement avec la théorie cognitivo-comportementale puisqu'il se centre essentiellement sur des comportements et des signes observables et objectivables pour établir une nosographie des troubles mentaux.

La théorie phénoménologique-existentielle

19 Le philosophe allemand Husserl (1859-1938) est celui à qui l'on doit l'origine de la philosophie phénoménologique qui pose comme objet d'étude la description plutôt que l'explication des actes de pensée. Par la suite, le philosophe français Merleau-Ponty (1905-1961) a tenté de fonder une véritable psychologie phénoménologique, donnant ainsi naissance à ce qui est désigné depuis comme la phénoménologie existentielle. Cependant, la psychologie phénoménologique s'est peu à peu démarquée du système philosophique d'Husserl pour

devenir une approche thérapeutique basée sur certains principes phénoménologiques. Parmi ces principes, notons la focalisation sur l'expérience subjective telle que vécue et son corollaire méthodologique, c'est-à-dire l'idée que le comportement ou l'attitude d'une personne ne peuvent être compris qu'en se plaçant dans son cadre interne de référence, son monde subjectif, qu'en voyant et ressentant les choses telles qu'elle les voit et les ressent. De même, selon cette approche, il faut étudier et comprendre l'être humain simultanément dans tous ses aspects puisqu'il forme un tout organisé et intégré. En outre, le souci de mettre la dignité et la valeur intrinsèques des êtres humains au centre de sa réflexion constitue une des caractéristiques fondamentales d'une approche phénoménologique-existentielle de la personnalité. Il est à noter que la référence au vocable *existentiel* renvoie au fait que, selon certains courants phénoménologiques, toutes les notions d'explication causale et de déterminisme chez l'être humain doivent être rejetées ; notamment celle de déterminisme inconscient propre à la psychanalyse.

20 La psychologie phénoménologique a donné naissance à plusieurs courants de pensée dont les chefs de file sont, en Europe, les Merleau-Ponty, Lewin, Kohler, Laing ; et aux États-Unis, les Rogers, Maslow, Lewin, Perls, pour n'en citer que les principaux.

21 Carl Rogers est probablement celui qui a le plus fait connaître cette approche théorique en Amérique du Nord, particulièrement parce qu'il en a fait une véritable technique thérapeutique par laquelle le sujet est posé comme étant le meilleur expert de lui-même. Rogers a aussi rejeté la classification psychiatrique des maladies mentales, notamment parce qu'elle n'est d'aucune utilité thérapeutique et qu'elle ne reflète pas l'essence de l'individu dans ses dimensions phénoménologiques et subjectives. De ses travaux naissent des modalités thérapeutiques centrées sur le patient (*client-centered therapy*), des techniques non directives d'entrevue et diverses méthodes de croissance personnelle (*encounter group, gestalt, etc.*).

22 L'approche phénoménologique rejette le concept même de normalité comme produit de construits sociaux normatifs. Malgré cela, plusieurs courants phénoménologiques valorisent tout de même un certain type d'individu ou certaines caractéristiques vues comme désirables, dont l'authenticité et la non-aliénation de soi ou encore la connaissance et l'acceptation de soi.

23 Il importe donc de comprendre que le recours à une démarche phénoménologique en sciences humaines implique de s'abstenir de tout biais théorique, de toute hypothèse explicative et de tout jugement à propos du matériel qui est recueilli et analysé. En ce sens, une démarche méthodologique phénoménologique exige une grande rigueur, une neutralité élevée et une capacité éprouvée de surseoir à l'attribution prématurée de sens. En effet, tenter de dépasser le strict plan de l'observation afin de saisir le caractère essentiel de

l'expérience vécue, sans verser dans la reproduction de présuppositions, exige une excellente maîtrise de l'outil méthodologique que constitue la phénoménologie.

24 Outre Yochelson et Samenow, aux États-Unis, De Greeff mais aussi Debuyst, en Europe, ont eu recours à la phénoménologie comme principal outil de connaissance du délinquant. Plus près de nous, Brunelle, Cousineau et Brochu (1998) ont utilisé une approche phénoménologique pour étudier la trajectoire de vie de toxicomanes.

La théorie psychanalytique

25 La psychanalyse, issue des travaux de Freud, est constituée de trois éléments indissociables :

- Une théorie de la personnalité normale et pathologique.
- Une méthode thérapeutique spécifique, ainsi qu'une théorie de la technique thérapeutique.
- Une méthode de recherche qui permet de mettre en évidence les dimensions inconscientes de l'expérience humaine.

26 La théorie psychanalytique est constituée d'un ensemble de concepts organisés autour d'une « métapsychologie » ou psychologie de ce qui est « de l'autre côté de la conscience ». Essentiellement, la métapsychologie psychanalytique a été décrite par Freud comme l'ensemble des théories permettant de décrire un processus psychique sous ses rapports dynamique, économique et topique. Ces trois aspects sont encore aujourd'hui le cœur des théorisations psychanalytiques qui ont néanmoins considérablement évolué depuis les propositions initiales de Freud. Ces trois aspects centraux, soit les points de vue dynamique, économique et topique, permettent d'expliquer le fonctionnement de l'appareil psychique. Ainsi le point de vue dynamique permet d'appréhender la notion de conflit psychique inconscient qui rend compte d'un jeu de forces, soit celui entre les composantes pulsionnelles dans leur rapport conflictuel à des contre-forces constituées par les mécanismes de défense. Comme le note Brunner (2001), professeur de philosophie des sciences et des idées à l'Université de Tel-Aviv, dans une analyse à la fois exhaustive et fine de la psychanalyse, Freud a conçu une théorie dont les différentes dialectiques constituent une véritable théorie politique du psychisme humain.

27 Quant au point de vue économique de la psychanalyse, celui-ci permet d'aborder la question de la quantité des énergies pulsionnelles en cause dans les investissements, contre-investissements et déplacements effectués par l'appareil psychique. Enfin, le point de vue topique de la psychanalyse a d'abord été conçu, dans la « première topique », comme divisant l'appareil psychique en conscient, préconscient et inconscient. Puis Freud a développé un second modèle topique dans lequel il a proposé une division de l'appareil psychique en Ça,

Moi, Surmoi, aussi appelé le point de vue structural. Les deux conceptions topiques se superposent en ce qu'elles décrivent des points de vue complémentaires.

28 La théorie psychanalytique de la personnalité est une théorie qui mérite de plein droit le titre de théorie car ses concepts permettent une explication suffisamment complexe de la structuration de la personnalité pour rendre compte de ses diverses manifestations. Il ne s'agit pas, en effet, d'une simple description d'un fonctionnement, fut-il intérieur, mais bien d'un système de lois psychiques qui permet de comprendre les motivations inconscientes, les divers modes de pensée, les modes relationnels, les symptômes, et qui explique l'organisation de la personnalité dite normale ou pathologique.

Fondements théoriques psychanalytiques

La conflictualité psychique

29 Les termes Moi, Surmoi et Ça sont tellement connus du grand public qu'une publicité récente pour une automobile populaire y réfère. Introduits par Freud au cours du développement d'une de ses théories du fonctionnement psychique (la deuxième topique, ou point de vue structural), ces termes ont toujours conservé pour lui un sens évocateur qui vise à décrire le rapport que l'on a à soi-même. Soucieux de ne pas recourir à un vocabulaire spéculaire, Freud choisissait toujours des mots de la langue courante pour exprimer ses idées. Ainsi, le Moi dans l'allemand de Freud correspondrait à notre « je ». Tout simplement, Freud désigne par le terme Moi ce que l'individu conçoit tout naturellement comme ce qui constitue le « je » en lui.

30 Le Surmoi, c'est-à-dire ce qui est ressenti comme ayant un ascendant sur le Moi, désigne pour Freud tous les impératifs et les idéaux qui façonnent la personnalité d'un individu. Par définition, le Surmoi, pour Freud, renvoie à l'influence des parents et de la société sur les représentations internes que l'individu a de ce qu'il doit ou devrait faire ou comment il doit ou devrait être. Grâce au Surmoi, les interdits acquièrent une autonomie à l'intérieur même de l'individu. C'est par la médiation de cette partie de lui-même qui agit comme un *sur-je* que l'individu se sent bon ou mauvais, qu'il se sent « en accord avec lui-même » ou coupable et fautif selon un code moral interne qui peut devenir, dans la névrose notamment, une source de culpabilité paralysante. Pendant longtemps, Freud a référé indifféremment au Surmoi ou à la conscience morale pour désigner cette présence interdictrice au sein de la personnalité. De même, dans ses travaux, Freud n'a pas cherché à distinguer le Surmoi des autres instances jouant le rôle d'idéaux (Idéal du Moi et Moi idéal).

31 Le Ça correspond à ce qui, tout en étant inconscient, donc méconnu du sujet, agit sur lui comme une poussée de désir qui exige une satisfaction. Le Ça est donc le siège des pulsions libidinales et agressives qui exigent du Moi d'être satisfaites. Le Moi n'est donc pas tout à fait maître en sa demeure puisqu'il est soumis aux exigences de deux autres maîtres aux

tendances contraires et qu'il doit négocier entre eux des compromis satisfaisants, c'est-à-dire qu'il doit tenter de satisfaire les désirs du Ça, tout en respectant les interdits du Surmoi.

32Ce schéma dont le fonctionnement est largement inconscient décrit bien ce que la psychanalyse met au centre de ses préoccupations : la conflictualité psychique, l'opposition du Ça et du Surmoi, à laquelle le Moi tente de répondre. Dans certains cas, les solutions seront harmonieuses et adaptées ; dans d'autres cas, elles donneront naissance à un aménagement qui conduira l'individu à souffrir ou à causer des torts à autrui.

Surmoi, Idéal du Moi et Moi idéal

33**Surmoi : instance interdictrice.** Freud, dans sa deuxième topique, essaie de rendre compte d'une instance psychique responsable de la censure, des interdits intériorisés, du sens moral et des idéaux. En décrivant le Surmoi, il réfère à une instance qui surveille le Moi, soit un « surmoi ». Toutefois, dans tous ses textes, Freud a utilisé de façon changeante les termes d'idéal du Moi et de Surmoi — au point où le lecteur peut croire qu'ils sont synonymes — utilisant de surcroît très rarement le terme Moi idéal (Lussier, 1975). Ce sont les auteurs psychanalytiques après Freud qui ont entrepris de mieux définir ces concepts et de les distinguer entre eux. Notamment, la contribution d'André Lussier à la différenciation et aux rapports entre le Surmoi, le Moi idéal et l'Idéal du Moi mérite d'être soulignée (voir le chapitre 4). Tout au long du livre, notre utilisation de ces trois concepts est largement inspirée de ses propositions que nous avons pu travailler avec lui au cours d'un séminaire d'une dizaine d'années.

34**Idéal du Moi : projection sur l'avenir.** L'Idéal du Moi désigne l'image de ce que l'individu voudrait être ou devenir, compte tenu des limites imposées par la réalité et compte tenu aussi des exigences morales imposées inconsciemment par le Surmoi. L'Idéal du Moi réfère à une vision, en partie consciente et en partie inconsciente, des projets de l'individu par rapport à son avenir. L'Idéal du Moi est donc constitué des représentations de soi, ou des fantasmes, qui renvoient à des désirs pour l'avenir ; désirs qui sont des sources de motivation amenant l'individu à se dépasser. Ces idéaux peuvent être illustrés par des phrases comme : « Dans la vie, je veux faire telle ou telle chose... » ; « J'aimerais réaliser tel projet... » ; « J'ai tel rêve... » ; « Je me vois de telle façon quand je serai adulte... » ; « Je veux exercer tel métier, telle profession. » Bien entendu, ces représentations de soi dans l'avenir se modifient avec l'expérience de vie. C'est ainsi que les projets de l'Idéal du Moi se construisent, se précisent et s'enrichissent avec le temps. Plus l'enfant est jeune, plus on s'attend à ce que les fantaisies qui constituent son Idéal du Moi soient influencées par les attentes parentales, ou encore soient en parfaite conformité avec les normes sociales environnantes. Néanmoins, ces projections de soi dans l'avenir s'individualisent avec l'âge et témoignent peu à peu d'un affranchissement relatif par rapport aux valeurs parentales ou au strict respect des normes sociales.

35 De même, s'il est plus facile d'imaginer des projections de soi dans l'avenir qui renvoient à des projets concrets (projet d'étude, projet professionnel, projet de fonder une famille...), il n'en reste pas moins que le concept d'idéal du Moi transcende le matérialisme du projet concret et rend compte aussi du projet moral de l'individu. Des pensées comme : « Je veux être une personne juste, honnête, fiable... » ou encore qui réfèrent à la nature immanente du sujet : « Je veux demeurer fidèle à moi-même » sont également des expressions de l'Idéal du Moi.

36 Quelle que soit l'envergure objective ou la nature ontologique des projets de vie issus des projections de soi dans l'avenir, le concept d'idéal du Moi concerne un avenir réaliste pour cet individu, par contraste avec les projets appartenant au monde du Moi idéal qui eux ne s'inscrivent pas dans la réalité. Le Moi idéal constitue, en ce sens, une structure plus archaïque, puisant dans des fantasmes de toute-puissance narcissique qui n'autorisent aucune restriction à leur grandiosité. Les fantasmes de grandeur constituant le Moi idéal existent chez chacun puisqu'ils sont associés à des désirs infantiles de toute-puissance jamais abandonnés. Si le Moi, au fur et à mesure de son développement, reconnaît ses limites et renonce à la toute-puissance, il conserve néanmoins ce noyau narcissique qui apparaît certes dans les rêves et les rêveries diurnes, mais qui se dévoile véritablement et sans déguisement ni détour dans la psychopathologie psychotique ou dans les défenses maniaques contre la dépression.

37 **Moi idéal : fantaisies de grandeur.** Ainsi des fantaisies qui pourraient être traduites par : « Je veux être l'homme le plus riche de la terre... » ; « Je veux être la chanteuse la plus populaire de l'histoire », par exemple, témoignent de l'implication d'un élément de grandiosité qui appartient au Moi idéal. Certes, tout un chacun peut entretenir des fantaisies de grandeur, mais lorsque ces fantaisies prennent trop d'importance, elles deviennent excessivement contraignantes. En effet, à moins de réaliser le fait improbable de devenir l'homme le plus riche sur terre, cet individu ne pourra être satisfait de son devenir ; non plus cette jeune femme ne pourra être satisfaite si elle ne devient pas *la plus* populaire. Les projets associés au Moi idéal comportent donc une probabilité très élevée de ne pas être réalisés, ce qui confronte l'individu à un sentiment d'échec. Ainsi, le concept de Moi idéal, par contraste avec celui d'idéal du Moi, renvoie à des représentations de soi dans l'avenir qui sont teintées d'absolu et à l'aune duquel le sujet ne peut qu'être confronté ultimement à l'échec et à un sentiment d'insuffisance. Dans une psychopathologie comme la psychose, le Moi idéal recouvre presque entièrement le Moi puisque ce qui serait une fantaisie comme : « Je veux être l'homme le plus puissant sur terre » y est vécue comme une réalité : « Je suis l'homme le plus puissant sur terre. » Différencier l'Idéal du Moi du Moi idéal n'est pas toujours facile dans la normalité. Il est facile de voir à l'œuvre le Moi idéal de celui qui se prend pour Napoléon ou pour Dieu, ou encore de voir à l'œuvre le Moi idéal du narcissique méprisant ou de la personne en phase maniaque. Cependant, comme les deux structures cohabitent, il est possible

d'imaginer que les deux puissent investir un projet de leurs visées secrètes. Prenons le cas du jeune garçon qui joue au hockey et dit à son copain : « Je vais être Mario Lemieux et tu seras Saku Koivu. » Cet enfant ne délire pas, car il sait très bien qu'il s'agit d'un jeu. Grâce à l'idéal qu'il projette sur ce joueur toutefois, il passera possiblement des heures chaque jour à perfectionner son lancer. Aussi, grâce à cet idéal, il s'identifie à des valeurs qui peuvent jouer un rôle positif en lui permettant de canaliser ses pulsions et de se projeter dans l'avenir comme un homme qui réussit. Tout cela relève d'un Idéal du Moi bien intégré pour un jeune garçon. Néanmoins, lorsqu'il marque un but, on peut imaginer qu'il devient, l'espace d'un instant, le Mario Lemieux de son idéal. Ainsi, le Moi idéal y trouve aussi son compte, sans qu'il s'agisse d'une pathologie ou d'un délire, car quelques secondes plus tard l'enfant sait bien qu'il n'est pas Mario Lemieux.

Les rapports Moi idéal et Surmoi

38Alors que le Moi idéal (ou Moi idéalisé) concerne des rêves, fantaisies ou « projets » qui sont construits sur des fantasmes de grandeur, de toute-puissance et d'absolu, le Surmoi est associé à des impératifs de restriction et d'interdiction. Par exemple, les fantaisies associées au Moi idéal chez le délinquant pourraient s'exprimer par le projet de faire le plus important hold-up de tous les temps sans égard à la valeur morale ou aux possibilités que la réalité offre d'atteindre cet idéal. Le Surmoi, de son côté, s'exprimerait par un reproche adressé au Moi : « Je suis mauvais... » ; « J'ai mal agi... » ; « Je suis indigne de vivre... »

39Le Moi idéal et le Surmoi existent en chacun et peuvent être bien intégrés dans la personnalité au point de constituer des présences silencieuses. Ainsi, le Moi idéal, s'il n'est pas trop investi, s'exprime dans les rêves et les rêveries diurnes qui, bien qu'irréalistes, peuvent agir comme une soupape narcissique, comme une façon d'« échapper » à une situation difficile, et même être une source de créativité. De même, le Surmoi sain agit silencieusement en interdisant l'expression inconsidérée des pulsions par sa position de représentant, sur la scène intérieure, des interdits parentaux. Sa fonction est essentiellement et exclusivement de représenter la loi sur un mode automatique. Par contre, le Moi idéal, s'il est très investi par le psychisme et recouvre le Moi de ses désirs de grandeur, exige la réalisation intégrale de ses désirs, mettant le Moi devant des solutions impossibles, allant de l'agir pulsionnel sans retenue jusqu'au délire, en passant par l'hypomanie. C'est lorsque le Moi ne parvient plus à maîtriser l'expression du Moi idéal que ses manifestations sont les plus visibles. De façon similaire, si un Surmoi bien intégré et silencieux permet une adaptation raisonnable aux règles de vie en société, un Surmoi trop sévère, souvent décrit comme sadique, est source de psychopathologie. Ce Surmoi risque d'inhiber toute réalisation, de mener à des conduites d'échec ou d'imposer la dépression. Dans ce dernier cas, les manifestations du Surmoi s'exprimeront par des pensées comme : « Je suis un incapable, la terre n'a jamais porté pire idiot que moi » ; « Je ne mérite pas de vivre... », par exemple.

40La coexistence chez chacun d'un Surmoi et d'un Moi idéal implique un choc des titans, soit l'affrontement intérieur de deux instances aux visées inverses : le Moi idéal visant une expansion narcissique du Moi, la réalisation de fantasmes de puissance illimitée, la réalisation intégrale des désirs les plus narcissiques ; le Surmoi, de son côté, visant exclusivement et aveuglément l'interdiction et la répression pulsionnelle, la restriction des désirs, le refoulement et la soumission aveugle aux lois. La résolution des conflits opposant ces deux instances est une fonction du Moi. Malheureusement, parfois le Moi capitule devant la force d'une de ces deux instances. Chez certains délinquants, cela se traduit par une alliance du Moi avec le Moi idéal et une évacuation du Surmoi qui sera projeté sur la société et sur les figures d'autorité.

Honte et culpabilité

41Deux grandes catégories d'affects vécus par le Moi méritent d'être différenciées pour bien saisir la place qu'ils occupent dans la psychodynamique délinquante.

42Le Surmoi, en raison de ses exigences essentiellement restrictives et inhibitrices, agit sur le Moi par des reproches et des accusations lorsque ce dernier ne se soumet pas aux lois surmoïques. C'est comme si le Surmoi disait alors au Moi : « Tu es méchant, tu as désobéi, je ne t'aime plus, tu n'es pas aimable. » Le Moi ressent de la culpabilité, un peu sur le modèle de l'enfant qui reçoit des reproches d'un parent et s'y soumet : « Je suis méchant, mon parent ne m'aime plus. » L'individu se sent coupable.

43Le sentiment de honte semble relever d'une dynamique différente. Le Moi ressent de la honte lorsqu'il n'est pas à la hauteur de ses idéaux. Ainsi, la honte provient de la tension entre le Moi et ses idéaux, que ceux-ci appartiennent à l'Idéal du Moi ou au Moi idéal, alors que la culpabilité relève de la tension entre le Moi et le Surmoi en raison d'une transgression d'interdits. La honte et la culpabilité sont ressenties par tous les individus. Cependant, en présence de certaines dynamiques de personnalité et dans certaines psychopathologies, la présence d'un affect se fera sentir plutôt que l'autre. Ainsi, les personnes dont l'organisation de personnalité est dite narcissique souffrent davantage de la honte que de la culpabilité alors que les personnes qui sont névrotiques ou dépressives souffrent davantage de la culpabilité.

44La honte comme la culpabilité peuvent entraîner des inhibitions très grandes, empêchant quelqu'un de se réaliser, ou au contraire, donnant lieu à des actes de révolte de la part du Moi. Blimes (1967) donne ainsi l'exemple d'un adolescent qui, après avoir été publiquement humilié par le directeur de son école et avoir été l'objet des moqueries de ses confrères pendant plus d'un mois parce qu'il avait été surpris à se masturber, a réagi en commettant une série de vols astucieux qui ont fait un nombre impressionnant de victimes dans son école. La fantaisie qui l'animait lors de la planification et de l'exécution de ces vols était liée non seulement à un désir de vengeance contre tous ceux qui avaient ri de lui, mais également à un désir d'être reconnu non pas comme l'être inférieur dont on pouvait se moquer, mais

comme étant quelqu'un de fort, de puissant et qu'il valait mieux craindre à défaut de respecter. Blimes (1967) rappelle, à juste titre, que beaucoup de délinquants sont davantage sensibles à la honte qu'aux remords et aux sentiments de culpabilité et, qu'au plan de l'intervention, il est souvent plus utile de se centrer sur les sentiments pénibles d'humiliation dont souffrent les jeunes délinquants que sur leurs sentiments de culpabilité. Toutefois, il met en garde les cliniciens contre la tentation de susciter volontairement la honte comme mode de contrôle du comportement, observant à la suite de Erickson (1963, 1968) que les gains comportementaux ainsi obtenus sont non seulement superficiels mais, plus inquiétant encore, que ces tactiques nourrissent la révolte, le mensonge et favorisent des agirs antisociaux.

45 La triste série d'homicides qui ont été commis par des adolescents bafoués et humiliés par leurs pairs dans des *high schools* aux États-Unis au cours des dernières années sont une tragique illustration de ce que la révolte secondaire d'un sentiment de honte peut provoquer. Bien que ces tueries soient aussi associées à une accessibilité étonnamment aisée à des armes à feu et aient été commises par des jeunes qui sont issus d'une sous-culture qui valorise une image de virilité attachée à la possession et au maniement d'armes à feu, l'analyse de ces cas démontre néanmoins aussi jusqu'à quel point leurs auteurs ont souffert d'humiliations répétées dans leur quotidien. Ces homicides et leur historique d'humiliations peuvent aussi être examinés sous l'angle de l'identification à l'agresseur, point qui sera abordé dans des chapitres ultérieurs, soit le chapitre 4 portant sur l'identification et le chapitre 5 intitulé « La psychodynamique délinquante ».

Positions épistémologiques essentielles

L'approche psychodynamique en criminologie

46 L'approche psychodynamique, qui est une application de la théorie psychanalytique, englobe toutes les tentatives en criminologie clinique de comprendre comment des conflits internes peuvent influencer l'attitude, l'état émotif ou le comportement d'un individu. La notion de « conflits internes » constitue probablement l'emprunt central fait par une approche psychodynamique en criminologie au corpus théorique psychanalytique. Ainsi, l'approche psychodynamique s'intéresse à l'appareil psychique vu comme un ensemble de systèmes en conflit, impliquant d'une part, la poussée de motions inconscientes ou de désirs qui subissent, et d'autre part, la pression de forces contraires interdictrices, jeu dynamique donc qui donne lieu à des compromis au sein de la personnalité. La conflictualité vient donc de l'opposition entre des poussées ou désirs contradictoires, opposition qui oblige l'individu à trouver des solutions qui peuvent être harmonieuses et adaptées ou, au contraire, pathologiques ou symptomatiques.

47 Une autre notion psychodynamique centrale empruntée à la psychanalyse est celle de l'influence de l'inconscient dans l'équilibre de la personnalité, dans le type de relations interpersonnelles que l'individu développera, ou encore sur le caractère que celui-ci aura. Non seulement l'inconscient renvoie à l'idée que l'individu n'a pas conscience de tout ce qui agit en lui, soit l'inconscient comme un état, mais l'inconscient est aussi vu comme un système possédant un fonctionnement caractéristique, c'est-à-dire l'intemporalité, la conjonction de contraires, un fonctionnement régi par des mécanismes primaires, en particulier la condensation et le déplacement, ce qui constitue l'inconscient dynamique. Une approche clinique psychodynamique tente donc de saisir les parts, inconnues par le sujet lui-même, qui s'opposent en lui et d'en saisir les termes, et enfin de comprendre comment ces parts interagissent dynamiquement entre elles.

48 L'influence de la psychanalyse, et par extension de l'approche psychodynamique, sur le développement de la psychocriminologie se situe essentiellement dans son intérêt pour les motivations inconscientes et les conflits internes qui peuvent concourir à amener un individu à commettre des actes délictueux. Cette approche amène le criminologue à différencier non seulement les délinquants entre eux, mais aussi à distinguer l'individu de ses actes. La psychocriminologie d'inspiration psychodynamique est donc née du souci d'effectuer une étude individualisée qui vise à comprendre la personne qui a commis l'acte criminel. L'approche psychodynamique en criminologie propose donc l'hypothèse d'un déterminisme inconscient pouvant gouverner le comportement et, ce faisant, centre l'étude du phénomène criminel sur l'individu en cause. De plus, en proposant que les comportements criminels des individus peuvent être compris en termes de conflits internes et de motivations inconscientes, l'approche psychodynamique s'éloigne d'un jugement moralisateur de l'individu. De même, elle s'éloigne d'une nosographie des individus et, de ce fait, des effets dévastateurs de leur étiquetage social.

Typologies et nosologies des délinquants

49 Une typologie psychologique vise à établir les caractéristiques communes à un ensemble ou des sous-ensembles de personnes qui partagent un comportement ou une symptomatologie particulière, par exemple.

50 Les typologies de délinquants peuvent donc viser deux buts, soit de distinguer les traits de personnalité ou les descripteurs que les délinquants ont en commun et qui les différencient d'une population dite normale, soit d'établir des distinctions à partir de critères de personnalité ou de traits psychologiques entre différents types de délinquants. Il s'agit d'une démarche nomothétique, dans le sens que le but de l'étude est d'établir des catégorisations relatives à des ensembles de populations et d'établir des normes différentielles entre divers groupes, notamment entre le groupe dit normal et le groupe dit pathologique ou des normes différentielles entre des sous-groupes de délinquants.

51Plusieurs auteurs psychanalytiques ont exprimé des positions critiques au sujet des typologies de délinquants. Selon leur argumentation, puisque les typologies visent à cerner des caractéristiques de personnalité communes, elles ne sont d'aucune utilité clinique ; pire, elles ont tendance à masquer les différences individuelles en mettant en lumière ce qui est commun. Elles se trouvent donc nécessairement simplificatrices de la complexité de l'être humain. D'autre part, les typologies doivent se baser sur ce qui est immédiatement observable, c'est-à-dire les attitudes, comportements et symptômes apparents ; ce qui, dans une optique psychanalytique, ne renseigne pas complètement sur la conflictualité psychique, l'organisation de personnalité, ou encore sur les enjeux relationnels des individus en question.

52Ces critiques sont importantes à retenir dès qu'un objectif clinique est poursuivi. En effet, bien qu'il puisse parfois être utile de comparer un individu à un groupe afin d'évaluer en quoi il ressemble ou se distingue d'une norme, il est important de se rappeler le caractère arbitraire de l'établissement de cette norme. Toute norme résulte, en effet, d'une définition par essence réductrice qui répond notamment à des impératifs culturels ou politiques et, de ce fait, possède un caractère arbitraire. En revanche, en recherche expérimentale empirique, des outils comme les typologies peuvent permettre de mieux cibler un échantillon et ainsi poursuivre des buts de recherche mieux définis.

Nosologie psychodynamique de la délinquance

53Malgré la réticence de la psychanalyse à établir des typologies, certains psychanalystes ont tenté tout de même d'élaborer des modèles nosologiques utilisant les outils conceptuels de la psychanalyse et respectant la recherche du spécifique dans la structure psychique inconsciente de l'individu. Otto Kernberg est certainement l'auteur psychanalytique dont la contribution est la plus importante sur le plan nosographique. Partant d'une étude poussée de la structuration psychique dite état limite, Kernberg a élaboré une classification psychodynamique qui vise à expliquer les conflits psychiques, les mécanismes de défense ainsi que les modes de relations interpersonnelles intériorisés qui servent de supports à l'agir délictueux. En ce sens, contrairement à la démarche syndromique poursuivie par le DSM-IV en vertu de laquelle le fait de faire des gestes criminels est au nombre des critères pour classer un individu comme ayant un trouble de personnalité antisociale, ce qui constitue d'une certaine façon un raisonnement circulaire, pour Kernberg, la classification des individus selon les diagnostics psychodynamiques qu'il a élaborés se base sur les caractéristiques de l'organisation de leur personnalité plutôt que sur le fait d'avoir un comportement socialement reconnu comme criminel.

54L'avantage de la position épistémologique de Kernberg est de permettre d'éviter une logique circulaire et d'ainsi inclure, sur la base d'une structuration particulière de la personnalité, des individus qui, pour des raisons sociales, politiques, économiques ou culturelles diverses, ne sont pas identifiés comme des délinquants ; pensons aux fraudeurs de

la haute finance qui sont rarement démasqués, par exemple, ou à certains leaders politiques sanguinaires, ou encore à quelques chefs de gang criminalisé qui bénéficient d'une certaine forme d'immunité, malgré leurs conduites antisociales, en raison du prestige social dont ils jouissent.

Le normal et le pathologique en psychanalyse

55 La question de la nosographie ou du diagnostic psychanalytique est d'autant plus complexe qu'une des caractéristiques fondamentales de la théorie psychanalytique est de proposer une compréhension de la psychologie humaine qui s'applique tant au normal qu'au pathologique sans dichotomie fondamentale.

56 Contrairement à d'autres écoles de pensée, la théorie psychanalytique ne fait pas de différence catégorielle entre le normal et le pathologique ; il ne s'agit pas de deux entités qui auraient des logiques différentes de fonctionnement, des dynamiques opposées ou des contenus psychiques spécifiques et inconciliables. La psychanalyse ne voit donc pas de dichotomie essentielle entre une personnalité dite normale et une personnalité dite pathologique, puisqu'on peut retrouver les mêmes « contenus » et fantasmes inconscients, les mêmes mécanismes psychiques, les mêmes structurations et les mêmes principes de fonctionnement chez l'une et chez l'autre.

57 Le psychisme humain, qu'il soit « normal ou pathologique », est conçu plutôt comme un ensemble de systèmes en conflit, opposant des motions inconscientes (pulsions, désirs) à des forces contraires interdites (Surmoi), ce qui doit donner lieu à des compromis qui s'expriment, notamment, dans la personnalité du sujet. La conflictualité vient donc de l'opposition entre des poussées ou désirs contradictoires, opposition qui oblige l'individu à trouver des solutions qui peuvent être harmonieuses et adaptées ou au contraire coûteuses, insatisfaisantes ou symptomatiques. Les compromis harmonieux permettent une satisfaction des diverses instances, sans inhibitions, symptômes et angoisses exagérés. La psychopathologie, au contraire, constitue une solution de compromis plus radicale, plus coûteuse, moins libre et moins souple, hypothéquant les ressources de l'individu en l'obligeant selon le cas à s'inhiber, à créer des symptômes qui le handicapent, notamment dans ses relations amoureuses, dans sa capacité d'aimer et d'être aimé, et dans ses capacités de travail et de création.

58 On comprend qu'avec une telle conception de l'humain, de la normalité et de la pathologie, le modèle psychanalytique ne caractérise pas l'organisation de la personnalité d'un sujet à partir d'actes, de conduites ou de symptômes comme le font, par exemple, les systèmes de classification psychiatrique comme le DSM-IV. Plutôt, la compréhension psychanalytique de la personnalité se base sur le fonctionnement psychique d'un individu, sur sa dynamique intérieure, donc sur les « arrangements » et les compromis que fait son psychisme pour composer avec les forces pulsionnelles qui l'habitent, compte tenu des exigences de la réalité

et de la société. Ainsi, plutôt que d'identifier un syndrome (un ensemble de symptômes) ou une série de caractéristiques partagées par un large groupe de sujets (modèle diagnostique nomothétique), le modèle psychanalytique tente davantage d'expliquer le sens de la psychopathologie ou de l'organisation de la personnalité ainsi que la vision du monde particulière d'un individu. De même, la démarche psychanalytique s'attache à décrire son monde subjectif conscient et inconscient, notamment en cherchant à comprendre ses conflits psychiques et les mécanismes psychologiques utilisés afin de comprendre comment ces manœuvres psychiques l'ont obligé à développer tel symptôme, telle conduite ou tel genre de relation. En ce sens, les individus ne sont ni évalués, ni caractérisés en fonction de l'aspect normatif de leurs actes, conduites ou symptômes selon un mode de comparaison à une moyenne, comme cela se fait dans les modèles médicaux et psychiatriques.

59Plutôt, la compréhension psychanalytique de la personnalité, et par extension les diagnostics psychodynamiques qui en découlent, se fondent sur la compréhension du fonctionnement psychique d'un individu sans référence normative stricte. Le normal et le pathologique en psychanalyse se déterminent donc davantage par rapport au degré de perturbation ou d'équilibre des systèmes psychiques. Sur le plan diagnostique, le clinicien psychanalytique s'intéresse, en ce sens, à une compréhension dynamique, structurale et économique de l'individu. Le clinicien cherche, en effet, à comprendre la création par l'individu, à son insu, des symptômes, des conduites, du mode de relation interpersonnelle, de la souffrance morale, ou encore des manifestations psychopathologiques comme les névroses, les psychoses ou les dépressions, le cas échéant, qui le caractérisent.

60Ce premier chapitre visait à fournir au lecteur le cadre conceptuel nécessaire pour comprendre les propositions théoriques qui seront présentées au cours des chapitres suivants. Nous aborderons, au cours du prochain chapitre, les contributions psychanalytiques européennes les plus importantes concernant la compréhension de la psychodynamique délinquante, de même nous verrons comment la théorisation proposée par les auteurs européens s'est développée d'une façon à la fois complémentaire et distincte au sein des communautés germanophones et anglo-saxonnes d'un côté, et francophones de l'autre.

© Presses de l'Université de Montréal, 2003

Conditions d'utilisation : <http://www.openedition.org/6540>